

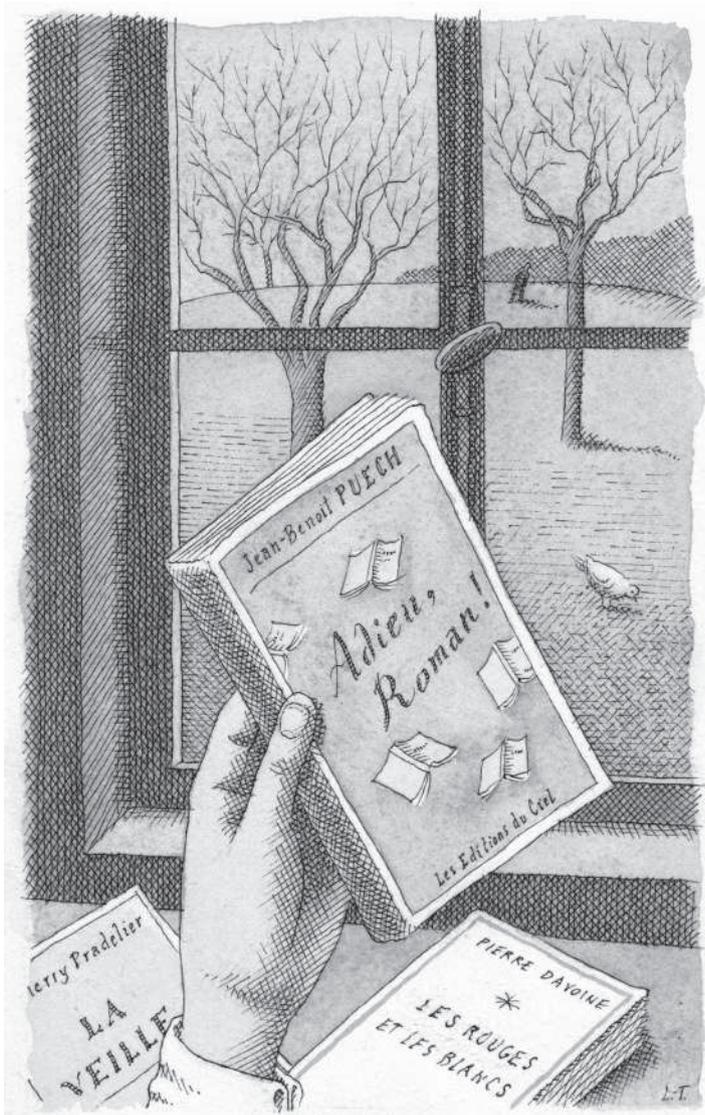
Jean-Benoît Puech

Le Roman d'un lecteur



Extrait de la publication

Le Roman d'un lecteur



Jean-Benoît Puech

Le Roman d'un lecteur

Frontispice de Pierre Le-Tan

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1788-3
www.pol-editeur.com

Pour Agnès

Enfin, je me suis surpris à souhaiter que c'eût été quelque autre main que la mienne qui eût traité des livres de ma bibliothèque de façon aussi diabolique, imaginant que dans cette hypothèse je n'aurais pas tiré peu de plaisir à feuilleter de telles notices.

Edgar Poe, *Marginalia*

FEMMES QUE J'AI TUÉES

« Après quelques instants d'hésitation, j'ai poussé la porte de la chambre que Claire habitait. »

Bruno Gay-Lussac, *L'Examen de minuit*

Le lecteur est d'abord choqué par le titre du livre de Gérard Musson, sa brutale impudeur, sa scandaleuse provocation. Mais presque aussitôt, il pressent que ce titre n'est pas seulement l'annonce, par un tueur en série, du récit de ses crimes, et que la confession attendue concernera les victimes autant que le criminel. Le narrateur ne serait donc pas aveuglé par sa pulsion fatale au point de perdre tout intérêt pour les malheureuses qui en ont été l'objet ?

La lecture qui suit tente de répondre à cette question. Nous ne voulons pas réduire le roman de Musson au portrait d'un dangereux paranoïaque capable de retirer la vie à plusieurs personnes et incapable de la rendre après coup à

ses personnages. Pour nous, *Femmes que j'ai tuées* raconte surtout la véritable prise de conscience, tragique comme ses fautes, d'un monstre malheureux, et présente avec la même acuité quatre personnalités féminines complexes et attachantes. Elles sont évidemment des figures sensibles du secret de l'auteur, mais elles vivent toujours, le livre refermé, sans dépendre de lui, dans le cœur du lecteur.

La confession d'Antoine Jurieux prend la forme d'une longue lettre qu'il écrit en une nuit à l'intention de son épouse, Claire. Il a plus de cinquante ans et elle en a presque trente, si bien qu'elle peut sembler, parfois, être sa fille. Il ne lui a pas caché, dès avant leur mariage, dix ans plus tôt, son passé endeuillé par la disparition de Claudia, sa première compagne ; mais il lui révèle à présent que l'an dernier, ce passé a resurgi et qu'il l'a « contraint », peu à peu, à mener une double vie dont elle n'a rien su.

Antoine enseigne la littérature contemporaine sur le campus à l'américaine d'une université de province proche de Paris (certains indices font penser à Rouen). À la rentrée du premier semestre, à la fin de son cours magistral, tandis que les étudiants se levaient et sortaient dans le vacarme habituel, il a tourné le dos à l'amphithéâtre pour effacer le long tableau noir. Lorsqu'il s'est retourné en époussetant les manches de sa veste de tweed couvertes de poussière de craie, il a vu apparaître Claudia en haut des gradins désertés. Elle est descendue lentement vers l'estrade et elle s'est approchée de lui qui restait là, immobile, pétrifié. Enfin il a

reconnu Patricia, la *fil*le de Claudia. Elle avait à présent l'âge de ses étudiantes, et tous les charmes de sa mère. Le même regard, le même geste de la main pour rejeter en arrière les mêmes cheveux noirs tombés sur son visage au teint mat. Elle était venue voir Antoine. Elle avait entendu son cours sur les diverses représentations du posthume dans la littérature. Ils sont sortis ensemble de l'amphithéâtre, il lui a montré son bureau à l'étage, ils ont contemplé le campus à travers une large baie vitrée, puis ils ont traversé ensemble ce vaste territoire qu'elle a qualifié de « protégé », comme si elle venait, malgré ses apparences de privilégiée, d'un monde dangereux et impitoyable. Bâtiments aux architectures d'un modernisme suranné, chemins dallés et vastes pelouses, restaurant des étudiants, restaurant des enseignants, lac artificiel parsemé d'îlots, bois de bouleaux, parking où Patricia a garé son 4 × 4 aux vitres teintées. Elle a proposé à Antoine qu'ils se revoient à Paris. Elle y habitait un appartement qui avait appartenu à sa mère et qu'il avait bien connu.

Il est rentré aux Glycines (la petite maison de sa famille dont il a hérité à la mort de sa mère et qu'il habite désormais avec sa femme). Presque aussitôt, il est monté dans le cabinet attenant à ce qui fut le bureau de son père, où sont conservés tous les papiers de famille et, depuis la mort de ses parents, toutes ses archives personnelles. Il a repris les albums photographiques de l'époque lointaine où il avait connu Claudia, il a relu leurs lettres méticuleusement archivées, il a ouvert les placards et les belles boîtes

de carton ou d'ébène où sont rangés quelques souvenirs de sa compagne disparue.

*

Ici commence le premier retour en arrière de la confession d'Antoine. Il veut évoquer pour son épouse, comme il ne l'a jamais fait de manière si détaillée, la fière et fragile personnalité de Claudia, les années passées avec elle, les plaisirs et le bonheur que le couple a connus, jusqu'à sa fin fatale.

Il a rencontré Claudia dans une salle de l'hôtel Drouot où elle visitait une exposition d'objets d'art qu'elle convoitait pour son magasin d'antiquités de Saint-Germain-en-Laye. Tous deux admiraient une jolie paire de miroirs circulaires créés par la styliste Line Vautrin. Il a bavardé avec Claudia et ils sont allés prendre un verre dans un proche café fréquenté par les commissaires-priseurs et leurs clients. Elle y connaissait beaucoup de monde parce qu'elle y avait été stagiaire chez maître de Bayclès. Antoine et Claudia se sont revus la semaine suivante à l'occasion de la vente de la bibliothèque d'un amateur. Quelques jours plus tard, Antoine est allé la voir au « Passé composé » où il a retrouvé les deux miroirs et ils ont déjeuné dans la forêt de Saint-Germain. Ils se sont revus pour des ventes à Chartres et à Fontainebleau. Il a d'abord été séduit par son regard et ses cheveux noirs, son visage étroit et ses lèvres ourlées, son corps de jeune fille et sa simple élégance. Les

allusions qu'elle faisait à ses années passées au Moyen-Orient, à la disparition de son père dans son enfance et au remariage de sa mère avec l'homme d'affaires qui l'avait adoptée l'ont fasciné. Enfin, il a été impressionné par ses connaissances et son goût dans le domaine des arts décoratifs, évidemment liés à sa profession. À dire vrai, il a aimé aussi son cadre de vie, sa famille, un monde qui ressemblait à celui de sa propre enfance mais dont il avait dû peu à peu s'éloigner. De même que Claudia lui rappelait Marie-Françoise, la cousine préférée de son adolescence, de même la maison de campagne des parents de Claudia lui rappelait celle que sa propre famille avait vendue quand il avait vingt ans, les Marelles, qui restait pour lui le paradis perdu. Ils se sont donc fiancés, ils se sont mariés, ils se sont installés dans un charmant chalet bâti dans le parc de Belle Fontaine, la propriété de ses beaux-parents dans la vallée de Chevreuse. Antoine venait de publier son deuxième roman, *Le Miroir amnésique*. L'accueil plus que favorable de la critique l'avait à peine confirmé dans une vocation qui lui semblait souvent un mystérieux malentendu ; mais pour son entourage, ses succès répétés devaient l'encourager à tenir ses promesses et à réussir dans la « brillante carrière littéraire » qui faisait rêver sa belle-mère. Il contribuait régulièrement à la revue publiée par sa maison d'édition ; on l'avait intégré au comité de lecture après l'avoir employé comme « lecteur de l'extérieur » ; il s'était constitué un réseau de précieuses sympathies dans un milieu très ouvert et très fermé. C'est cette activité, exigeant une soli-

tude obstinée, parfois obsessionnelle, mais presque autant de prestations plus ou moins mondaines, qui l'a requis toujours plus âprement, puis retenu à distance de Claudia, et maintenu peu à peu à l'écart de tout ce qui n'était pas « son entreprise ». C'est l'expression qu'employait son beau-père, directeur d'une société internationale de transport d'objets précieux, notamment de tableaux ou de mobilier de valeur, pour désigner son activité littéraire, tout en reprochant au mari de sa fille adoptive de la sacrifier à sa vie professionnelle et tout en craignant déjà qu'ils ne donnent pas à son couple l'héritier qu'il souhaitait. Cependant Antoine et Claudia se retrouvaient régulièrement dans le joli chalet de Belle Fontaine avec Patricia, la petite fille que Claudia avait eue d'un premier mariage, et ils portaient souvent tous trois en week-end sur la côte normande.

*

Antoine revient alors au récit de son aventure avec Patricia, la fille de Claudia. Quelques jours après leur rencontre à la faculté, elle l'a rappelé et il a accepté de venir la retrouver à Paris. À son épouse, il a parlé d'un déjeuner avec un collègue et il a retrouvé la fille de Claudia sur les bords du canal Saint-Martin. Ils sont montés ensemble dans l'appartement dont elle avait hérité après la mort de sa mère, au-dessus du quai, des arbres et des écluses. La décoration était si différente qu'il n'a rien reconnu, si ce n'est l'un des deux miroirs circulaires signés Line Vautrin. Patricia lui a

appris qu'elle gagnait bien sa vie, malgré ou à cause de son jeune âge, en tournant dans des films publicitaires pour la télévision. Ils ont dîné ensemble au restaurant puis ils ont marché le long du canal. Elle a sorti de son sac un ravissant flacon gainé de galuchat qu'elle tenait de sa mère et lui a versé dans le bouchon d'argent « un dé de vieux bourbon ». Il est rentré dans la nuit aux Glycines. Leur « relation intime » a commencé lors de leur rencontre suivante, chez elle où elle l'a invité à dîner. Elle semblait savoir de longue date comment le séduire. Dans sa confession, Antoine n'emploie pas le terme de liaison parce que leurs rapports sexuels ont toujours exclu, précise-t-il crûment, la pénétration. Plus tard, Patricia lui a avoué qu'elle avait trouvé, lu et relu le journal de sa mère, qui notait le détail de leur vie privée avec une précision presque maniaque, jusque dans un domaine où les mots sont criés, murmurés, chuchotés, mais rarement écrits. Le lecteur du récit doit-il comprendre que les relations d'Antoine avec Claudia avaient ce même caractère très particulier, fait de fétichisme, de voyeurisme, d'onanisme à deux, de sadomasochisme, mais toujours à distance de l'union génitale ? C'est peu probable, mais le narrateur se tait sur ce point. Ce sont exclusivement, en tout cas, de tels jeux immatures que Patricia répète avec Antoine capturé, captivé et ramené peu à peu vers ce qu'il était parvenu, avec l'aide de Claire, à oublier pour revivre. Il a supposé que la fille de Claudia avait été frustrée, par la disparition de sa mère, de sa vie la plus intime et qu'elle avait cherché à se la réapproprier en lui prenant l'homme qu'elle avait peut-être

jalosé. Plus tard encore, Patricia a parlé à Antoine de son activité professionnelle et il a compris qu'elle ne travaillait pas seulement pour des publicitaires renommés, mais aussi pour des réalisateurs de films spécialisés scandaleux et inavouables. Il s'est demandé si elle ne fréquentait pas, dans ce monde interlope, des consommateurs de stupéfiants. Cependant, malgré découvertes et soupçons qui l'ont consterné et qui l'ont effrayé, Antoine s'est senti désormais dépendant de la jeune femme, en tout cas de leurs rituels dans l'appartement parisien. Mais il a refusé les propositions que Patricia lui a faites, peu à peu, de rendez-vous dans d'autres décors et d'autres circonstances, c'est-à-dire d'un engagement plus sérieux, c'est-à-dire de relations plus proches de celles qui le liaient jadis à Claudia. Il a surtout voulu protéger la vie que Claire lui a redonnée et qu'il partage avec elle. Il a tissé un rideau de mensonges qui lui a permis de retrouver régulièrement Patricia sans que sa jeune épouse ne puisse soupçonner qu'il menait une vie parallèle. Il a senti que la crainte constante de se trahir et le profond dégoût de la trahison n'étaient pas de force contre une dépendance réciproque.

Le lecteur se demande si Antoine n'exerce pas un subtil sadisme sur sa femme, destinataire de sa longue confession, en lui exposant des habitudes insoupçonnables par une épouse équilibrée et des vices repoussants pour toute personne normalement constituée. N'aurait-il dressé contre son passé que de faibles défenses et les aurait-il détruites dès que ce passé aurait fait retour, par la figure de Patricia, à la surface de sa vie mal cicatrisée ?

Mais reprenons le récit d'Antoine. C'est un brusque changement dans le comportement de Patricia qui lui a donné la force de se ressaisir. Trois mois après la rentrée universitaire, alors qu'il expliquait à sa jeune maîtresse qu'ils devaient cesser de se voir pendant les vacances d'hiver, la jeune fille l'a menacé de rompre s'il s'obstinait à limiter leur relation aux entrevues de l'après-midi. Elle lui a reproché de ne s'être attaché à elle que comme à une *fil*le prête à satisfaire un égoïsme maladif et monstrueux. Elle l'a même accusé d'avoir profité de l'amour de Claudia et d'avoir fait de sa mère l'instrument de ses obsessions. Patricia était fière d'avoir su les ranimer si vite, elle avait pris plaisir à les satisfaire, mais elle espérait que cette relation deviendrait différente de celles qu'elle connaissait avec ses « habitués ». Rien n'a atteint Antoine comme un tel aveu, pas même la manière dont Patricia sortait de son sac de marque et portait à ses lèvres le ravissant flacon gainé de galuchat. Il s'est enfui. Et cependant, quelques jours plus tard, avant son départ avec Claire pour la Haute-Savoie, Patricia l'a rappelé au risque d'éveiller les soupçons de sa femme et il est retourné à Paris. La jeune fille semblait apaisée et presque aussitôt elle a pris l'initiative d'une nouvelle séance des jeux qui les avaient unis d'une curieuse manière pendant plusieurs mois. Mais à peine a-t-il été en son pouvoir qu'elle a réitéré l'amère litanie des plaintes et des reproches. Elle est devenue très agressive, elle l'a accusé d'être responsable de la mort de la mère et d'abuser de l'attachement de la fille. Mais c'était

lui, à cet instant, qui était attaché par les poignets, les bras au-dessus de la tête. Elle l'a menacé de lui faire subir (avec un petit fouet au manche d'ivoire et aux multiples lanières qui avait fait partie de ce que le narrateur nomme l'« attirail » de Claudia) une « punition » dont les traces sévères alerteraient sa femme. Puis elle a dû répondre à un appel téléphonique et elle a eu, tout en se préparant son cocktail préféré, une longue conversation avec une autre femme. Elle y évoquait une soirée à Deauville en compagnie d'amis communs aux diminutifs invraisemblables. Cet entracte a dû la détendre. Enfin elle a proposé un nouveau contrat : si Antoine promettait de partir avec elle pendant quelques jours, un week-end prolongé, elle lui épargnerait une situation délicate pour la survie de son couple et « tout redeviendrait entre eux trois comme avant ».

Le lecteur peut imaginer que la jeune femme espère depuis le début une transformation en liaison véritable des échanges pervers auxquels elle s'est prêtée par complaisance, et qu'elle exprime enfin, dans son langage de condamnée, cet espoir rédempteur. Ne s'est-elle pas adressée à Antoine comme à un père perdu et retrouvé, qui l'arracherait à l'enfer où elle se consume ? Antoine se refuse à penser que Patricia est venue à lui comme à un sauveur, ou du moins il croit qu'il serait perdu s'il tentait de répondre à un tel appel. À aucun moment il ne dit que la malheureuse l'accuse et le menace parce qu'elle comprend qu'il ne veut pas la comprendre.

Achevé d'imprimer sur Roto-Page
en février 2013
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2319 – N° d'édition : 250412
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2013

Imprimé en France



Jean-Benoît Puech
Le Roman d'un lecteur

Cette édition électronique du livre
Le Roman d'un lecteur de JEAN-BENOIT PUECH
a été réalisée le 27 février 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2013
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818017883 - Numéro d'édition : 250412).
Code Sodis : N54942 - ISBN : 9782818017906
Numéro d'édition : 250417.